

VARIETES

JE SUIS  
UN HOMME  
LIBRE

- Il n'est pas nécessaire d'avoir des cheveux longs pour avoir l'air d'un poète, mais il a fallu une bonne maison de disques pour qu'on sache que Léo Ferré en était un.



Léo FERRÉ  
« L'anor » des beaux quartiers

(E. Kogan)

Témoignage chrétien du 1er décembre 1961

(1)



**I**nterviewer Léo Ferré après Brassens, Trenet et j'en passe... devenait harassant.

Les mêmes questions ressassées... « Vous avez trouvé la vraie tradition de la poésie chantée. Qu'en pensez-vous ? »... « Comment composez-vous ? »... « Que pensez-vous du public ? »...

Les mêmes réponses stéréotypées... « J'essaye de mettre ceci et cela... », « J'ai le respect de mon public... »

« Encore une ou deux interviews du même acabit et j'irais me perdre comme garde du corps chez Fidel Castro », me disais-je en entrant dans l'immense salle de l'Alhambra.

A l'orchestre, de gentilles demoiselles du XVI<sup>e</sup> que papa et maman ont casées, des bourgeois poussifs et d'autres qui ne le sont pas, des dames qui s'ennuient à répéter les poèmes du Figaro ou de la Commère.

Au balcon et au poulailier, le public populaire.

Quelqu'un près de moi, m'affirme qu'il est rare de voir — dans un jour creux comme le lundi — une salle aussi pleine. J'acquiesce poliment. A la vérité, cela me fait ni chaud ni froid. Mais passons...

Justement, notre homme fait irruption sur scène, parle des

« chiens, parfois compagnons de [misère] et qui lèchent leurs mains de [plume et d'amitié],

vous dit qu'avec les ans tout est foutu « Alors on maquille le problème « On s'dit qu'y'a pas d'ag' pour qui

« Et en cherchant son cœur d'enfant « On dit qu'on a toujours vingt ans ».

dénonce la vie moderne, ceux qui lisent Sagan et se demandent si Balzac est un ministre, évoque Yousef branché sur l'E.D.F.

Le courage me plaît. Bien sûr, par ci par là, le chanteur pousse un peu la dose, en met trop. Mais il faut sentir l'humour de la situation : un poète qui se fait acclamer, bisser par ceux qu'il attaque. L'inconscience atteint ici le sublime.

Je reprends goût à mon métier, rentre mon ardeur fidéliste, me dirige vers la loge de notre poète anarchisant.

Je retrouve mon beau monde du XVI<sup>e</sup> et, égarés dans le tas, quelques « intellectuels », le livre de Ferré « Poètes... vos papiers » à la main.

Lui, dédicace gentiment, offre un mot aimable à chacun. Grand maître de l'anarchie, si tu voyais tes enfants !...

Enfin, c'est mon tour.

— Non, merci, je désirerais une interview.

— Oui, d'accord. Attendez-moi au bistrot, celui qui se trouve à côté de l'entrée des artistes. Je vais y manger après le spectacle... Merci... A tout à l'heure ! »

Il ne se fera pas attendre. Le voici avec son pantalon et son manteau de cuir noir, son épais polo

rouge. Il s'assoit, offre un visage nu, une calvitie bien avancée, un regard d'une extrême générosité et, si l'on croit y déceler parfois de l'ironie amusée, on fait fausse route : c'est tout simplement la marque d'une timidité que Ferré n'a jamais pu vaincre. Malgré les cheveux longs sur la nuque, Léo Ferré n'a pas l'air d'un poète.

— Vous prenez quelque chose ? me demande une voix chaude comme seuls les Méditerranéens en possèdent.

— Merci. Vous dépassez le cadre du music-hall par votre poésie, par son contenu. Pourquoi avoir choisi ce mode d'expression ?

— Je ne l'ai pas choisi, vous savez. Il s'est trouvé qu'un jour j'ai écrit une chanson : j'ai continué puisque cela me plaisait beaucoup. La chanson est beaucoup plus efficace qu'un long bouquin : il faut exprimer en trois minutes, avec des mots simples et qui frappent, tout ce qu'on a à exprimer. C'est efficace tout de suite.

— Comment travaillez-vous ?

— Je n'ai pas de méthode. Mme Breteau, la directrice de l'Alhambra, m'a demandé, en septembre dernier, de fixer au mois de novembre mon récital. Je me suis mis au travail : j'ai composé d'un seul coup vingt chansons nouvelles.

Il dit tout cela avec une gentillesse qui force la sympathie, les bras croisés sur la table, le visage chaleureux, engoncé dans les épaules. Cet homme de quarante-cinq ans a enfin le succès assuré.

— Comment expliquez-vous ce brusque succès ?

— Il y a eu le récital du Vieux-Colombier, bien sûr, mais surtout, j'ai changé de maison de disque. Cette dernière m'a fait enregistrer toutes mes chansons et les a diffusées avec force publicité. Ça compte, vous savez. Quant à la gloire, c'est du carton. Le succès est fallacieux, ce que j'aime, c'est chanter ; quand c'est terminé, je rentre dans ma

coquille. Le vedettariat, j'ai horreur de ça.

— Vous avez des contacts avec les gens de votre métier ?

— Non. Absolument pas. Pourtant, il y a un type avec qui j'aimerais bien être copain : Brassens. Malheureusement, mon métier, le sien, nous a empêché de nous rencontrer. J'aurais voulu l'entendre à l'Olympia.

— Vous êtes anarchiste ?

— Je suis un homme libre et je tiens à garder cette liberté. Si c'est un état d'âme, je suis anarchiste. Mais je n'ai aucun engagement politique.

— Pourtant, cette pointe sur la torture...

— Ce n'est pas faire de politique que de se révolter contre des procédés inhumains, intervient Mme Ferré.

Celle-ci, qui semble avoir une grande influence sur son mari, vient rappeler à Léo Ferré que ses amis l'attendent. Aussitôt, le chanteur ne reste plus en place sur sa chaise : l'amitié est pour lui quelque chose de sacré.

— Une dernière question. Que pensez-vous du public, celui qui vient se faire massacrer par vos attaques et qui y prend un extrême plaisir.

— Oui, me dit-il en souriant, c'est lui qui marche le mieux, qui explose de joie, qui me fait un triomphe quand je lui enfonce une aiguille. C'est le voisin qui est attaqué, non lui... Allez, au revoir, à bientôt, hein !

Et celui qui a mis des années pour imposer sa poésie, s'en va comme si rien n'était, heureux de vivre. Pas une vedette pour un sou, aimant la musique, la nature, les animaux, sa femme, sa fille.

Claude FLEOUTER.

Léo Ferré enregistre chez Barclay T.C. publiera prochainement une sélection de ses meilleurs disques.